

**Caroline
Bonnet**

LE MALFRAT ET LA PLUME



Caroline Bonnet

Le Malfrat et la Plume

© Caroline Bonnet, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-3242-2

Librinova”

www.librinova.com

Couverture : Freepik : https://fr.freepik.com/vecteurs-libre/plume-encrier-anciens_24799638.htm#query=plume%20et%20encrier&position=5&from_view=search&track=ais">Image de gstudioimagenl

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Chapitre Un

Quand il était arrivé, bien sûr en retard comme tout homme occupé l'est habituellement, elle était déjà là qui l'attendait. Ils s'étaient donné rendez-vous au bar de l'hôtel R*, et après l'agitation de la rue, il avait retrouvé le calme feutré et anonyme de ces lieux avec un certain plaisir. Il avait poussé la lourde porte de verre en s'appuyant du poids de son corps sur la poignée en laiton, et avait pénétré dans le hall aux éclairages tamisés dans lequel quelques rares personnes, à cette heure creuse de l'après-midi, attendaient on ne sait quoi assises dans les fauteuils qui formaient de petits salons privés. Il passa rapidement devant le comptoir, et le laissant à sa droite, s'engouffra en habitué par la petite porte à dorures qui donnait accès au bar. Il y avait encore moins de monde que dans le hall. Le barman, qui se savait tranquille, essuyait nonchalamment des verres à cognac tout en promenant un regard indifférent sur la salle. Et accoudée au comptoir, le manteau encore sur les épaules comme si elle n'avait pas vraiment osé s'installer en l'attendant, elle était là qui lui tournait légèrement le dos, avec une tasse de thé fumante devant elle. En quelques enjambées il la rejoignit et la salua d'une poignée de main qui enveloppa entièrement sa main qu'elle avait petite, mais néanmoins ferme et offrant une résistance qui lui parut suffisante.

— Richard Moldoch, se présenta-t-il sans attendre, désolé pour le retard.

— Je vous en prie, j'imagine que votre emploi du temps ne doit pas vous laisser beaucoup de répit. Sandrine Berthon, du magazine *Tendances économiques*. Je vous remercie, Monsieur Moldoch, de vous être rendu disponible.

— Le plaisir est pour moi. Allons-nous asseoir dans un endroit plus confortable, ajouta-t-il sans lui laisser le choix.

Et joignant le geste à la parole, il pivota vers la salle, non sans avoir lancé au passage au barman qui semblait attendre silencieusement cet ordre « apportez moi un whisky, s'il vous plaît ». Elle le suivit à petits pas, transportant sa tasse fumante comme une offrande fragile devant elle, et parut soulagée lorsqu'elle fut

arrivée à bon port sans accident.

Il avait choisi un coin à l'écart des regards, avec des fauteuils de cuir bas qui étaient installés près d'une baie vitrée art déco derrière laquelle on devinait une galerie qui apportait quelque lumière du jour. Une belle plante verte donnait de l'intimité à ce petit salon. La table était en verre dépoli, décorée d'un bouquet d'orchidées – fausses, vraies, difficile à dire et la jeune femme n'osa pas effleurer un pétale pour se faire une idée plus précise. Enfin assise, elle laissa glisser son imper par-dessus ses épaules, mais resta assise dessus comme si elle n'osait pas vraiment se mettre à l'aise. Elle portait une paire de jeans et un ample pull bon marché, et Richard détailla tout cela dans un regard qui n'y paraissait pas mais qui confirmait ses a priori – une petite journaliste sans importance, peut-être même une pigiste. Lui se sentait particulièrement élégant dans son costume gris perle, avec sa cravate Hermès et sa belle montre chrono au poignet. Il attendit que le barman lui apporte sa boisson avant de reprendre la parole.

— Bon, fit-il, je vous écoute. Je n'ai malheureusement pas beaucoup de temps à vous consacrer.

— C'est moi qui vais vous écouter, Monsieur Moldoch, repartit la journaliste avec un sourire. Comme je vous l'ai expliqué lors de notre entretien téléphonique, *Tendances économiques* souhaite vous consacrer sa rubrique « Portrait ». Donc je dois tout savoir de votre parcours, et ce qui vous a conduit là où vous êtes aujourd'hui. Elle avait repris de l'assurance dès que la conversation était entrée sur le champ professionnel. Même si elle était quelque peu impressionnée par le luxe discret de l'établissement et par le contraste qu'elle pressentait entre son monde et celui de l'homme qu'elle devait interviewer, ses réflexes de journaliste la guidaient dans la conversation.

— Je vais vous enregistrer, si cela ne vous dérange pas.

Elle positionna son smartphone entre eux deux, sur la table, et effleura légèrement la touche micro après qu'il lui ait signalé son accord d'un bref mouvement de tête.

— Hum, bon, très bien. Par quoi vais-je commencer ?

Un silence s'installa entre eux, qu'elle laissa durer à dessein pour lui permettre de rassembler ses idées tandis qu'il la regardait de ses yeux plissés qui lui faisaient penser à ceux d'un asiatique.

Elle est pas mal la petite, songeait-il en s'abimant dans son regard gris très clair qui le fixait sans ciller.

— Eh bien, voulez-vous que je vous parle de mes débuts ?

— Oui, commençons par le début, ce sera toujours un point de départ, confirma-t-elle en élargissant son sourire. Dites-moi par exemple ce que vous avez fait comme études. Vous destiniez-vous au monde des affaires ? Avez-vous eu des modèles autour de vous qui vous y ont amené ?

— Pas vraiment. Mes parents étaient bien loin de tout ça, à commencer par mon père qui aurait bien aimé que j'aie une carrière militaire. Lui était brigadier de gendarmerie, ce dont il était fier, car sa famille n'était française que depuis une génération.

— Sa famille était de quelle origine ? l'interrompit la journaliste.

— Polonaise.

À cette évocation, la jeune femme réinterpréta mentalement les cheveux d'un blond presque roux et le teint rougeaud de l'homme assis en face d'elle.

— Pourquoi, reprit Richard, un brin agressif : cela a-t-il une quelconque importance ?

— Non, non, répondit-elle sans se laisser déstabiliser par ce brutal changement de ton – et au contraire, elle accentua son sourire. Si mes questions vous ennuiant, vous pouvez ne pas y répondre. J'essaie de mieux vous cerner, c'est tout...

Face à son air interrogateur, légèrement narquois, elle s'empessa d'ajouter :

— Pour mon papier. Je ne mettrai pas tous les détails dedans, mais j'aime bien comprendre une personne avant de faire son portrait – avoir un peu d'arrière-plan, si on peut dire.

— Et vous pensez pouvoir « comprendre » quelqu'un en une heure d'entretien, Mademoiselle ?

— Non, bien sûr... ce que je veux dire...

Elle s'interrompit, fronça les sourcils, contrariée d'être celle qu'on interrogeait, celle qui se justifiait, alors que c'était précisément à elle de poser les questions.

— Monsieur Moldoch, revenons s'il vous plaît à notre entretien. À moins que vous ne soyez pas intéressé par ce portrait, et en ce cas, restons-en là.

Et la jeune femme se recula dans son fauteuil, les bras croisés, dans une attitude de défi qu'il jugea tout à fait charmante.

— Bon, ne vous fâchez pas, s'excusa-t-il. Je vais jouer le jeu. Allez-y avec vos questions, je répondrai à toutes, d'ailleurs je n'ai rien à cacher.

— Vous en êtes si sûr ? demanda-t-elle avec un tel sérieux qu'il fut, l'espace d'un instant, déstabilisé. Mais bien sûr, je plaisante, ajouta-t-elle aussitôt en reprenant son sourire. En fait, c'est ce que disent toutes les personnes qui ont précisément quelque chose à cacher... pour ma part, je pense que d'ailleurs tout le monde a plus ou moins quelque chose à cacher... Cela dépend à qui. Bon, reprenons à votre arrivée dans le monde des affaires, voulez-vous ?

Il l'avait laissé terminer son petit laïus sans rien dire, se contentant de la jauger, désireux de ne pas commettre d'imprudences. Il laissa planer encore un instant de silence, prit lentement son verre pour en boire une gorgée, le reposa – et pendant tout ce temps, ne lâcha pas son regard. Elle soutint cet échange silencieux sans ciller, avec tranquillité, et il se dit que oui, il l'avait mésestimée. Petite et quelconque, mal fagotée, mais sans doute une vraie journaliste professionnelle.

— D'accord, vous voulez que je reprenne depuis le début ?

— C'est ça, allez-y.

Cette fois-ci, c'est elle qui était légèrement narquoise, et il sentit cette inflexion dans son ton qui lui signifiait qu'il devait cesser de tergiverser. D'accord, assez joué, pensa-t-il. Et à son tour il lui sourit, d'un sourire à dessein large et enveloppant, qui creusait des fossettes au creux de ses joues.

— Eh bien voilà, c'est une histoire toute simple. Toute simple, mais quand même intéressante, enfin je crois. Tout a commencé après que j'ai décroché mon bac, cela va faire bientôt trente ans...

Et elle le regarda (plutôt qu'elle ne l'écouta), raconter son parcours dans un luxe de détails, de gestes amples, de regards éloquents, de son premier stage décroché dans une banque parisienne, ville dans laquelle il s'était aventuré quasi sans le sou et sans un contact, sur une impulsion, à sa réussite qui faisait de lui

l'associé riche et reconnu d'une société de placement dont la réussite fulgurante avait défrayé la chronique économique au cours des deux dernières années. Elle ne l'écoutait pas vraiment, car la sonnette d'alarme avait retenti dès qu'il avait prononcé le mot « histoire », et elle savait dès lors qu'il allait lui servir un récit tout prêt, bien léché, qui serait ce qu'il voulait qu'elle écrive, et non ce qui était vrai. Elle n'avait d'ailleurs pas eu à le relancer beaucoup ; il avait déroulé pour elle tout le fil de sa vie comme on récite une leçon bien apprise – néanmoins en faisant beaucoup d'efforts pour bien jouer son rôle, pour paraître sincère et impliqué.

— Vraiment ? s'était-elle laissée à commenter à une ou deux reprises, quand le tableau prenait un tour trop idéal. Et elle voyait luire dans sa pupille sombre, rétrécie, un éclat dur, qui contrastait avec son air parfaitement affable, avec sa façon de bonimenteur de foire.

— Mais bien sûr, poursuivait-il, enjoué, attendez la suite, vous verrez, vous ne serez pas déçue...

— Donc si je comprends bien, Monsieur Moldoch, finit-elle par conclure pour lui, vous avez véritablement construit votre carrière professionnelle à la force de votre poignet – si je peux me permettre d'employer cette expression.

— Oui, à la force du poignet... C'est ce qu'on peut dire. L'expression me plaît bien, vous pourrez l'employer dans votre article.

— J'écris ce que je veux, répondit-elle sèchement, pas ce qu'on me dicte.

— Bien entendu, se reprit-il, maintenant pressé de conclure l'entretien. Bien entendu.

Il se redressa dans son fauteuil, la toisa de toute sa hauteur, à nouveau métamorphosé après sa prestation en l'homme d'affaire impatient et froid qui l'avait abordée en arrivant dans l'hôtel.

— Alors Mademoiselle, je pense que nous avons fini ?

— Absolument, répondit-elle avec un sourire qu'il ne savait plus décoder : sincère ? provocateur ?

Elle tapota son smartphone comme on le ferait d'un animal familier, dans un geste à la fois indifférent et affectueux, le regard légèrement rêveur, puis le remit

dans sa poche.

— Je crois que j'ai tout ce qu'il me faut. Oui, tout ce qu'il me faut. Il ne me reste plus qu'à vous saluer, ajouta-t-elle en se relevant d'un coup.

Et elle lui tendit la main, très droite, le surplombant à présent comme il était resté assis.

Il se leva à son tour, agacé qu'elle prenne ainsi le contrôle de la situation.

— Vous n'avez pas besoin de mes coordonnées ? Pour m'envoyer l'article à relire ?

— À relire ? (Elle secoua légèrement la tête). Je ne fais jamais relire mes articles, Monsieur Moldoch, c'est la base de la déontologie journalistique.

— Ah vraiment ?... murmura-t-il avant de se reprendre. Enfin, oui, je comprends, cela n'a pas d'importance... Je vous fais confiance, de toute façon ?

À nouveau, il lui souriait, charmeur.

— Je vais faire mon travail de journaliste, Monsieur Moldoch, vous pouvez compter là-dessus, lui répondit-elle d'un ton sérieux. Et si vous avez besoin de me contacter, vous pourrez bien entendu passer par la rédaction.

Et sur ces paroles, elle prit congé sans plus de formalités, se glissant rapidement entre les tables du salon et disparaissant par les portes à tambour du hall de l'hôtel, de son pas rapide et feutré de petite souris. Richard resta un instant debout à fixer l'endroit où elle s'était évanouie, se demandant si ses dernières paroles étaient des menaces, et si c'était le cas, s'il avait besoin de les prendre au sérieux.

#

Elle rentra chez elle vibrante de colère après cet entretien. Sur le moment, concentrée pour ne pas perdre le fil de ses questions, louvoyer entre les pièges qu'il lui tendait et ne pas trahir les sentiments qui l'agitaient – bref, rester professionnelle jusqu'au bout, elle n'avait pas vraiment réalisé à quel point elle s'était sentie frustrée par le tour qu'avait pris l'interview. Mais après l'avoir quitté,

au fur et à mesure qu'elle s'éloignait d'un pas rapide, mettant entre lui et elle la distance de la rue, puis des couloirs du métro, puis du défilement des tunnels sombres et des stations brillamment éclairées, égrenées les unes après les autres comme les perles d'un collier familial, elle s'était sentie envahir par une profonde indignation, qui résonnait dans toutes les fibres de son corps au rythme accéléré de ses pulsations cardiaques. Ce type s'était foutu de sa tête. Non seulement il l'avait prise pour une oie, mais il ne lui avait rien dit de valable, rien de sincère. Son récit était un tissu de mensonges, il n'y avait pas une once de vérité dans ses réponses. Pire encore, il avait essayé de la manipuler, la prenant sans doute pour une débutante. Elle claqua la porte derrière elle, jeta son sac dans un coin de la pièce (il atterrit lamentablement au pied de sa chaise de bureau, son contenu à moitié épars sur le sol), et se laissa tomber avec rage sur le rebord de son lit, les poings serrés et la mâchoire contractée.

C'est à peine si elle avait pris le temps de tirer les draps, le matin même, dans sa hâte de partir afin d'être à l'heure à son rendez-vous. Son lit, qui lui servait en journée de canapé, une fois la couette bien bordée et les coussins installés, avait un air furieusement défait qui faisait échos à son propre sentiment d'échec. Incapable de rester en place, elle se leva et se mit à arpenter les quelques mètres carrés qui constituaient son logement.

#

Cela faisait deux ans qu'elle vivait dans ce studio du 18^e arrondissement, dont le loyer était scandaleusement élevé au regard de la surface étriquée qu'il proposait et du caractère passablement défraîchi de sa décoration – mais dont elle pouvait assumer le coût et qu'elle avait réussi à obtenir sans fournir de garant, ce qui en soi était une forme d'exploit, rendu possible par le piston de son rédacteur en chef. Bref, elle avait échangé le fait de ne pas être redevable d'une faveur vis-à-vis de ses parents contre une faveur de la part de son chef. Mais elle se sentait moins liée, moins émotionnellement impliquée. Certes, il lui avait rendu service, mais d'une part leurs rapports étaient d'ordre purement professionnels, avec un niveau d'affect très réduit, et d'autre part cela l'arrangeait lui-aussi qu'elle puisse se loger dans Paris, à proximité relative de la rédaction, pour être plus facilement disponible. Elle avait ressenti cette proposition de service presque comme une reconnaissance du travail qu'elle effectuait pour le